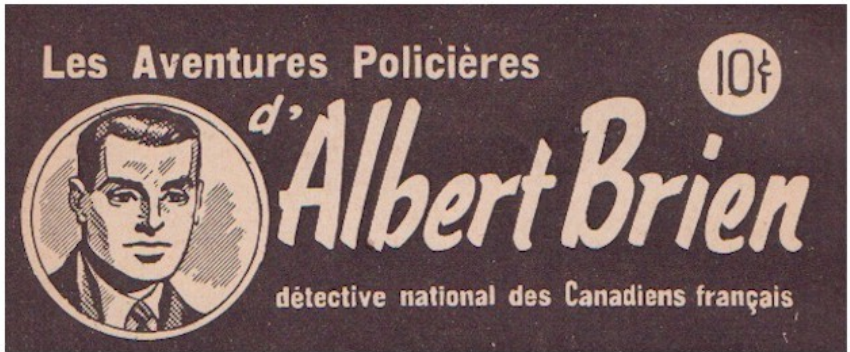


HERCULE VALJEAN

Scandale dans le turf



BeQ

Hercule Valjean

Les aventures policières
d'Albert Brien # NS-008

Scandale dans le turf

détective national des Canadiens-français

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 855 : version 1.0

Scandale dans le turf

Collection *Albert Brien*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://editions-police-journal.com/](http://editions-police-journal.com/)

I

C'était un après-midi de juillet.

Une grande animosité régnait à la piste de course de chevaux.

Les amateurs entraient à pleine porte.

Il devait y avoir de bonnes courses cet après-midi.

Les hommes causaient entre eux.

– J'ai gagé sur X...

– Il va perdre, disait un autre.

On riait. On criait, on se chicanait.

Mais tout le monde semblait heureux.

Tous avaient hâte que la course commence.

La troisième course surtout.

Cette dernière était disputée pour une bourse de \$1,500.

Mais ce qui attirait surtout l'attention des gens, c'était que quatre des meilleurs chevaux prenaient part à cette course.

Il y avait Flèche d'Or, Brunot, Vaillant, trois des meilleurs chevaux de la province.

Comme quatrième, il y avait Éclair, un cheval appartenant à Philippe Tétrault.

Éclair, bien qu'il n'avait jamais gagné une course, s'était toujours classé parmi les premiers et certains experts prédisaient sa victoire.

D'ailleurs, les chevaux de Philippe Tétrault n'étaient ordinairement pas chanceux.

Ils prenaient presque toujours la tête du peloton pour la perdre peu avant la fin !

Mais cette fois-ci, le cheval de Tétrault se distingua encore plus.

Lorsque vint le moment de la troisième course, un silence complet régnait dans les estrades.

Les quatre chevaux s'avancèrent.

Ils semblaient en grande forme.

Les jockeys semblaient bien connus de la foule.

Roland Arnaud pilotait le cheval de Tétrault, Éclair.

Le favori de la course était Flèche d'Or, piloté par Jos Cardon, un jockey de très grande expérience.

Les chevaux s'étaient placés en ligne.

L'annonceur avait présenté la course.

Tous attendaient avec impatience le départ des quatre coursiers.

– Bang !

Le signal du départ venait d'être donné.

Flèche d'Or prit immédiatement la tête du peloton.

Derrière lui, presque en ligne suivait les trois autres chevaux.

Mais la course déjà achevait.

Le public était haletant.

Flèche d'Or avait augmenté son avance sur

Vaillant.

Ce dernier était suivi de très près par Éclair et Bruno.

Soudain, on vit Roland Arnaud se pencher sur sa monture.

Les gens poussèrent un cri.

Éclair avançait.

Il dépassait Vaillant maintenant.

On était rendu dans la dernière courbe.

Les gens distinguaient mal les chevaux.

Mais soudain, on s'aperçut que non seulement Éclair avait rejoint Flèche d'Or, mais il venait de le dépasser.

Il ne restait plus que quelques pieds à courir.

L'avance d'Éclair était suffisante.

Il arriva bon premier, une tête en avant de Flèche d'Or.

L'annonceur cria :

– Gagnant Éclair !

Des gens poussèrent des cris de joie.

Mais plusieurs étaient désappointés.

Ils connaissaient la malchance des chevaux de Tétreault et avaient misé sur les autres.

Ceux qui avaient risqué quelques dollars sur Éclair devenaient presque riches.

Soudain, on vit s'approcher un homme en courant.

Pendant ce temps, près des chevaux, il y avait une grosse discussion.

Les jockeys des deux premiers chevaux discutaient vigoureusement.

Cardin qui conduisait Flèche d'Or s'écria :

– Je vous dis que Arnaud m'a coupé. Si je n'avais pas retenu ma monture, j'aurais pu me tuer.

– C'est faux, criait Arnaud.

– Je réclame un foul ! criait Cardin.

Mais les juges n'avaient rien vu.

– Il m'a coupé dans la courbe, poursuivait Cardin.

– Ce n'est pas vrai, j'ai gagné honnêtement.

L'homme qu'on avait vu courir approchait du groupe.

Ils le reconnurent.

C'était le juge Dumoulin.

George Dumoulin était un des juges des courses.

– Attendez ! cria-t-il.

Les autres juges se retournèrent.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Cardin a raison, dit Dumoulin, Arnaud l'a coupé. Il devrait être disqualifié.

– C'est faux ! cria Arnaud enragé. Vous vous êtes concertés ensemble pour me faire disqualifier.

Mais le juge en chef imposa le silence.

– Un instant tout le monde.

Il se tourna vers les autres juges.

– Quelqu'un outre monsieur Dumoulin a-t-il constaté le « Foul » ?

Aucun juge ne répondit.

Le juge en chef se tourna vers Cardin.

– Il vous aurait fallu un autre juge, Cardin, vous ne pouvez faire contester la course. Il faudrait que quelqu'un autre ait vu le foul.

Cardin rageait.

Soudain une voix résonna derrière eux.

– Je l'ai vu moi !

Tous se retournèrent.

Les juges restèrent muets d'étonnement.

– Tétreault !

Oui, c'était Philippe Tétreault. le propriétaire du cheval gagnant, Éclair.

Arnaud se tourna violemment vers lui :

– Quoi ?

Tétreault déclara :

– Il y a vraiment eu un « foul ». J'étais dans la courbe ! J'ai vu Éclair qui a coupé Flèche d'Or. J'aime les courses honnêtes, mon cheval n'a pas gagné.

C'était un fait sans précédent dans l'histoire des courses. Un propriétaire qui refusait une victoire, une bourse de \$1,500.

La discussion était close.

Flèche d'Or fut déclaré gagnant.

Plusieurs centaines de personnes protestèrent.

Mais la majorité du public était satisfait du verdict.

Flèche d'Or n'était-il pas le favori ?

En entendant la décision, Arnaud entra dans une violente colère.

– Ah, c'est ainsi les courses de chevaux !

Il lança sa casquette par terre.

– Je suis un honnête homme, mais vous tous, vous êtes des voleurs. Jamais je ne monterai un cheval, puisqu'on ne peut pas gagner honnêtement. Vous entendez ? Jamais ! Et de plus, je puis vous dire que je sais assez de choses malhonnêtes qui se sont passées dans les courses que je puis faire pendre bien du monde. Voleurs ! C'est ce que vous êtes tous. Du premier au

dernier.

Il s'éloigna vers les estrades.

Plusieurs personnes l'acclamèrent au passage.

Puis Arnaud disparut.

Quelques secondes plus tard, il avait remis ses habits civils.

Il quitta le champ de course en maugréant.

Le jockey n'est pas content.

Essaiera-t-il de faire un scandale pour se venger ?

Connaît-il vraiment assez de choses pour faire mettre en prison quelques magnats du turf ?

II

Le jockey Arnaud vivait seul.

Il habitait un petit appartement, rue Montcalm.

Tous les trois jours, une vieille femme venait faire son ménage.

Ce matin-là, madame Léonard arriva vers neuf heures et demie.

Ordinairement, Arnaud s'arrangeait toujours pour partir avant son arrivée.

Mais ce matin-là, lorsque madame Léonard ouvrit la porte, elle s'aperçut que les stores étaient encore baissés.

Elle se dit :

– Monsieur Roland n'est pas encore levé.

Elle s'avança vers la fenêtre pour faire de la lumière.

Mais soudain elle butta contre quelque chose

de mou.

Elle revint vivement à l'arrière.

– Mon Dieu qu'est-ce que c'est que ça ?

Au lieu de traverser la chambre pour tirer le store, elle s'approcha de la porte.

Elle étendit la main.

Elle rencontra ce qu'elle cherchait.

Le commutateur électrique.

Elle tourna.

Une douce clarté envahit la pièce.

Madame Léonard poussa un cri :

– Mon Dieu !

Elle sortit vivement dans le corridor laissant la porte ouverte derrière elle.

Elle se mit à crier :

– Au secours, au secours... la police.

Le concierge apparut au bas de l'escalier.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Il monta en vitesse.

Il aperçut la femme éperdue :

– Qu'est-ce qui se passe, madame Léonard.

Elle indiqua la chambre du doigt :

– Là... là... monsieur Roland...

Le concierge s'avança vers la porte.

Il jeta un coup d'œil à l'intérieur.

– Oh !

Le jeune Roland Arnaud était étendu de tout son long, dans une mare de sang.

Deux trous béants au front et un revolver à la main, indiquait clairement qu'il s'était suicidé.

Sans perdre son sang-froid, le concierge referma la porte.

– Il est mort ? demanda madame Léonard.

La vieille femme tremblait de tous ses membres.

– Je ne sais pas... il ne faut rien toucher... il faut appeler le docteur... la police.

Le concierge descendit.

Madame Léonard le suivait.

Il pénétra dans son appartement.

Il décrocha l'appareil téléphonique et signala :

– HA. 7171.

Il entendit la sonnerie résonner :

– Police !

– Allo Police ?

– Oui, oui.

– Vite, venez chez moi, il y a un mort dans une chambre.

– Un mort ?

– Je le crois, le sang est sec autour de lui.

– Le sang ?

– Oui, et puis il tient un revolver dans sa main.

– Donnez-moi votre adresse.

Le concierge donna son adresse rue Montcalm.

– Vous allez venir ?

– Oui, oui. Et ne touchez à rien avant l'arrivée de la police.

– N’ayez crainte, j’ai fermé la porte.

Il raccrocha.

La femme de ménage demanda :

– Appelez-vous le docteur ?

– Ce n’est pas nécessaire, la police en emmène toujours un.

Dix minutes plus tard, deux voitures de la police s’arrêtaient en face de la maison de chambre.

Le lieutenant Fortin, en charge de l’escouade municipale des homicides, descendit, suivi de ses hommes.

Ils entrèrent dans la maison.

Le concierge vint à leur rencontre.

– La Police ?

– Oui, qu’est-ce qui se passe ici ?

Madame Léonard déclara :

– J’ai trouvé monsieur Roland mort.

– Roland ?

– Roland Arnaud, un jockey, expliqua le

concierge.

– Où est sa chambre ?

– En haut, suivez-moi.

Le concierge précéda Fortin et ses hommes.

Il ouvrit la porte de la chambre.

La lumière était restée allumée.

Le lieutenant aperçut le cadavre.

Il s'écarta pour laisser passer les photographes.

Des photographies du cadavre furent prises en tous sens.

Le médecin n'avait même pas eu la peine d'examiner Arnaud.

Il était visible de voir qu'il était mort depuis déjà assez longtemps.

Aussitôt que les photographies furent prises, le lieutenant s'avança.

C'est alors qu'il aperçut une note auprès du blessé.

Cette note était écrite au clavigraphie.

Le lieutenant la prit.

Il lut :

– À quoi bon vivre maintenant. Mon seul plaisir était de piloter un cheval. Maintenant qu'il n'existe plus de courses honnêtes, j'aime mieux tout abandonner. Je dis adieu à la vie.

Et c'était signé, Roland Arnaud.

Le lieutenant resta songeur.

– Hum ! Écrit au clavigraphe.

Il jeta un coup d'œil autour de lui.

Il aperçut un clavigraphe dans un coin de la chambre.

Il se tourna vers un de ses hommes :

– Apportez le clavigraphe.

– Le clavigraphe ?

– Oui, il y a peut être des empreintes intéressantes.

– Bien Lieutenant.

Le lieutenant s'agenouilla près du cadavre.

Avec mille précautions, il enleva le revolver

de ses mains, l'enroula dans son mouchoir et le remit à un autre de ses hommes.

– Descendez cela dans la voiture.

Les deux détectives descendirent.

Ils revinrent presque aussitôt.

Le lieutenant donna des ordres.

– Fouillez la pièce de fond en comble. Je vais appeler la morgue.

– Bien patron.

Le lieutenant redescendit chez le concierge.

Il téléphona à la morgue, leur demandant d'envoyer chercher le cadavre.

Puis il se tourna vers le concierge et la femme de ménage :

– Madame ?

Elle sursauta :

– Oui.

– Quel est votre nom ?

– Madame Léonard.

Le lieutenant sortit un calepin.

Il prit des notes.

– C'est vous qui avez découvert le cadavre ?

– Oui.

– Qu'alliez-vous faire à la chambre d'Arnaud ?

– Mais... le ménage.

– Ah, vous êtes la femme de ménage ?

– Oui.

– Combien de fois par semaines alliez-vous chez Arnaud ?

– Deux fois.

– Vous possédez une clef de la chambre ?

– Oui.

– Ordinairement, quand vous arrivez, Arnaud dort-il ?

– Non, il est presque toujours sorti.

– Ferme-t-il sa porte à clef ?

– Oui.

Le lieutenant réfléchit.

Puis il demanda :

– Maintenant, réfléchissez bien. Ce matin, lorsque vous avez voulu entrer dans la chambre d'Arnaud, la porte de chambre était-elle fermée à clef ?

Elle répondit sans hésiter :

– Je me rappelle très bien. Elle était fermée à clef.

– Merci !

Il se tourna vers le concierge :

– Et vous ?

– Quoi ?

– Votre nom ?

– Jack Landis.

– Vous êtes le concierge ici ?

– Oui.

– Vous habitez seul ?

– Oui.

– Depuis quand Arnaud loge-t-il ici ?

– Presqu'un an.

- Vous l’avez vu arriver hier soir ?
- Non. Je l’ai vu arriver hier après-midi.
- Est-il sorti depuis ?
- Je ne sais pas. Je ne vois pas tout le monde.
- Vous ne savez pas non plus, je suppose, si Arnaud a reçu de la visite ?
- Non ! il peut en avoir reçu.
- Hier après-midi, vous l’avez vu arriver ?
- Oui. Je lui ai même dit bonjour. Mais il ne m’a pas répondu. Il semblait en colère.
- Ah !
- J’ai appris plus tard que le cheval qu’il conduisait n’a pas gagné la course.
- Se mettait-il souvent en colère ?
- Non, mais hier c’était spécial.
- Comment cela ?
- Il avait gagné la course, mais on l’a disqualifié parce qu’il avait triché.
- Ah, comment triché ?
- Oh, je ne sais pas moi, je ne connais rien aux

courses.

Fortin se leva.

– C'est très bien, je vous remercie.

Il se tourna vers madame Léonard :

– Vous allez me donner votre adresse.

– Pourquoi ?

– Il va vous falloir témoigner à l'enquête du coroner.

– Ah ! Mon Dieu !

– Vous n'avez pas besoin d'avoir de crainte, vous n'aurez qu'à répondre correctement aux questions, comme vous venez de le faire.

La femme de ménage donna son adresse.

Le lieutenant les quitta.

Il remonta à la chambre d'Arnaud.

Ses hommes avaient fini l'inspection.

– Eh bien ? demanda-t-il.

– Nous n'avons rien trouvé !

– Bon. Restez ici jusqu'à ce que la morgue arrive, ensuite nous interdirons l'entrée de la

chambre jusqu'à l'enquête.

– Bien.

Le lieutenant revint au poste.

Le lendemain matin avait lieu l'enquête du coroner.

Il y eut plusieurs témoins d'appelés.

La scène qu'Arnaud avait faite au rond de course fut racontée en détail.

Le jury ne délibéra que quelques minutes.

Le verdict fut celui que tout le monde attendait :

– Suicide.

Aussitôt après la sortie de la cour, un gros homme s'approcha de Jack Landis le concierge :

– Pardon ?

Le concierge se retourna.

– Vous êtes le concierge ?

– Oui monsieur.

– Je suis Philippe Tétrault. Roland travaillait pour moi.

– Ah !

– Voici monsieur Landis, je dois me mettre en communication avec un des parents de Arnaud, un oncle. Il viendra chercher tous les vêtements.

– Très bien.

– Alors, vous allez garder cela ?

– Tout est encore dans la chambre ?

– Entendu.

Tétreault s'éloigna.

Le verdict de suicide a donc été rendu.

Mais est-ce vraiment un suicide ?

La police sembla classer définitivement l'affaire.

Mais qu'arrivera-t-il à propos des accusations vagues portées par Arnaud ?

Ferait-on une enquête sur les courses de chevaux ?

III

Rosette appela son mari, Albert Brien, le détective national des Canadiens français.

– Albert ?

– Oui.

– Quelqu'un pour toi.

En effet, on venait de sonner à la porte.

Rosette était allée répondre.

– Monsieur ?

– Monsieur Albert Brien, s'il vous plaît.

– Entrez monsieur.

Elle l'avait fait asseoir dans le bureau de son mari.

– C'est un homme, dit-elle au détective.

Brien mit son veston.

Il se dirigea vers son bureau.

Le gros homme était assis dans un fauteuil au fond de la pièce.

En voyant approcher Brien, il se leva :

– Monsieur Brien ?

– Moi-même.

Il se présenta :

– Philippe Tétreault.

– Tétreault ?

C'était un inconnu pour Brien.

– Asseyez-vous, monsieur.

– Merci.

Le détective demanda :

– De quoi s'agit-il ?

Pendant que Tétreault parlait, Brien l'étudiait attentivement.

Le propriétaire de chevaux commença :

– Vous avez lu les journaux en rapport avec la mort de mon jockey ?

– Votre jockey ?

– Oui, Roland Arnaud, il s’est suicidé.

Oui, Brien se rappelait avoir lu.

– Je me souviens.

Il avait regardé ce fait-là distraitement, mais, pour un client, c’était mieux de dire qu’il se souvenait complètement.

Tétreault poursuivit :

– Et puis ?

– On a rendu le verdict de suicide.

– Tiens, tiens !

– Eh bien, moi, monsieur Brien, je ne crois pas au suicide ! Je crois plutôt que c’est un meurtre.

Le détective approuva :

– Moi, aussi, j’ai toujours eu cette impression.

Il ne savait rien de l’affaire, cependant.

Il y eut un silence entre les deux hommes.

Brien demanda :

– Il y a quelque chose qui vous fait croire au meurtre ?

– Oui c’est...

Brien l'interrompt :

– Un instant, voulez-vous me raconter à nouveau tout ce qui s'est passé ?

– Certainement.

Et Tétreault lui raconta l'incident qui s'était déroulé au champ de courses, le jour de la mort d'Arnaud.

Brien demanda :

– C'est donc vous qui avez décidé du sort de la course ?

– Parfaitement, monsieur Brien.

Tétreault se gonfla :

– Je préfère garder mon honnêteté que d'empocher \$1,500. Ça vaut plus que cela !

– Mais personne ne vous aurait cru malhonnête.

– Si, le juge Dumoulin qui avait aussi vu l'infraction de mon jockey !

– Ah, oui. Continuez.

Tétreault raconta ensuite la mort d'Arnaud.

Aussitôt qu'il eut terminé son récit, Tétreault reprit tout de suite :

– Mais avant d'aller plus loin, nous allons discuter d'un côté qui vous intéressera certainement.

– Lequel ?

– Votre salaire.

Il y eut un court silence.

Brien se disait :

– En effet, c'est toujours un des côtés les plus intéressants.

Tétreault demanda :

– Voulez-vous vous occuper de cette affaire ?

– Ça dépend.

– Je vais vous donner de bons indices. Je me doute même qui est le coupable.

Nouveau silence.

Puis Tétreault demanda :

– Quel est votre prix ?

Brien réfléchit :

Puis il lança :

– Cinq cents dollars !

Tétreault le regarda en face :

– Eh bien, monsieur Brien, moi, je vous offre, quatre ou cinq fois plus.

Brien resta saisi.

Il ne chargeait que cinq cents et voilà que son client voulait lui en donner beaucoup plus.

– Franchement, monsieur Tétreault, je ne vous comprends pas.

– Je vais vous expliquer. Ça ne me coûtera pas un sou.

– Ah !

– Pariez-vous quelques fois sur les courses de chevaux ?

Brien hésita, puis il sourit :

– Eh bien... si ! Quelques fois !

– Voici ce que nous allons faire. Je vais vous donner un tuyau sur un cheval qui rapportera du dix pour un, peut être plus.

Brien lança aussitôt :

– Mais s’il perd ?

– S’il perd, je m’engage à vous verser \$2500.00 comptant.

L’affaire souriait à Brien.

Il n’avait rien à perdre, puisque Tétreault s’engageait à lui verser \$2500.00 comptant au cas où le pari ne rapporterait pas.

– Vous allez me signer un papier ?

– Certainement.

Brien prépara une sorte de contrat.

Tétreault le signa sans hésiter.

Brien mit la feuille dans son bureau.

– Et maintenant parlons du crime de votre jockey.

– C’est ça !

– Qui soupçonnez-vous ?

– Un dénommé Gagnon.

– Gagnon ?

– Oui, Arthur Gagnon. C’est une sorte de

détective engagé pour surveiller les courses.

– Ah !

Son ouvrage consiste à trouver toutes les infractions commises par les propriétaires ou les jockeys.

– Mais pourquoi le soupçonnez-vous ?

– Pourquoi ? Parce que Gagnon est malhonnête.

– Vous avez des preuves ?

– Pas moi, mais Arnaud en avait certainement. C'est de lui, qu'il voulait parler quand il a dit qu'il connaissait quelqu'un de malhonnête dans les courses.

– Vous croyez ?

– Il m'en a déjà touché un mot. Il m'a dit qu'il en savait assez sur Gagnon pour ruiner sa carrière.

– Très intéressant .

Tétreault continua

– De plus, j'ai parlé à Gagnon. Je lui ai demandé où il se trouvait le soir du crime.

– Eh bien.

– Il m’a répondu qu’il était en dehors de la ville.

– Et puis ?

– Il a menti. Il était à Montréal. Plusieurs témoins l’ont vu.

Tétreault se leva :

– Voilà tout ce que je sais monsieur Brien. Gagnon est certainement le coupable.

– C’est possible en effet.

– Je vous ai facilité votre tâche.

– Comment cela ?

– Vous aimeriez certainement visiter la chambre d’Arnaud ?

– Oui.

– Eh bien, vous n’avez qu’à vous y rendre et demander le concierge. Vous lui direz que vous êtes l’oncle d’Arnaud et que vous venez chercher ses vêtements.

– Mais il doit y avoir des scellés sur la porte.

– Pas depuis ce matin.

Brien se leva à son tour :

– Alors, tout est bien, monsieur Tétreault.

– Vous allez vous en occuper ?

– Oui, dès aujourd’hui.

– Vous me tiendrez au courant ?

– N’ayez crainte.

Tétreault lui tendit la main.

– Au revoir monsieur Brien.

– Bonjour.

– Et merci !

– C’est moi que vous remercie.

Brien alla reconduire son visiteur jusqu’à la porte.

Tétreault sortit.

Brien murmura :

– Quel propriétaire. Jamais je n’aurais cru qu’il eut pu exister un propriétaire de chevaux pour faire ce qu’il a fait. Il était le seul qui pouvait faire disqualifier son coursier, il l’a fait

disqualifier.

Brien avait l'air pensif.

Il revint vers la cuisine en murmurant :

– Bizarre... oui, bizarre d'affaire.

Le détective parviendrait-il à éclaircir le mystère qui plane autour de cette affaire de course ?

Arthur Gagnon a-t-il tué Arnaud ?

Si oui, Brien pourra-t-il le prouver ?

IV

– Une nouvelle affaire ? demanda Rosette.

– Oui.

– Quoi donc ?

Brien lui raconta l’entrevue qu’il venait d’avoir avec Tétreault.

Rosette l’avait écouté avec attention.

– Et tu crois que cette affaire sera profitable pour toi ?

– Certainement. Je ne puis rien y perdre. Tétreault s’engage à me verser \$2500.00 d’une manière ou d’une autre. Je gagerai \$2000.00 sur le cheval qu’il me nommera. Si je perds, je ferai toujours \$500.

Rosette sourit :

– Je vois bien que tu es un homme d’affaires.

Brien déclara :

– Je sors !

– Où vas-tu ?

– À l'appartement de cet Arnaud !

– Pourquoi ?

– Mais pour chercher quelque chose... des preuves, je ne sais pas moi.

Rosette haussa les épaules :

– Tu seras de retour à quelle heure ?

– Je ne sais pas au juste. Si je ne puis revenir pour souper je te téléphonerai.

– Très bien.

Brien embrassa sa femme.

– Bonne chance, Albert.

– Merci. À tout à l'heure.

Le détective sortit.

Il prit un tramway en direction du bas de la ville.

Quelques minutes plus tard, il arrivait vis à vis la maison de chambres de la rue Montcalm.

Il entra.

Il aperçut une porte portant les mots :

– Concierge !

Il frappa à la porte.

Jack Landis vint lui ouvrir.

– Monsieur ?

– Vous êtes le concierge ?

– Oui.

Brien salua :

– Permettez-moi de me présenter, je suis
Albert Arnaud.

Le concierge le regarda curieusement.

– Un parent de Roland ?

– Oui, je suis son oncle.

Et Brien soupira :

– Le pauvre garçon. Je viens chercher les
vêtements qu'il laisse.

– Où est-ce ?

– La deuxième porte en haut.

– Elle n'est pas fermée à clef ?

– Non, pas depuis ce matin.

– Merci.

Lestement, Albert Brien monta l'escalier.

Il n'y avait que deux portes en haut.

Brien poussa la deuxième.

– Elle s'ouvrit.

Il entra !

Alors, minutieusement, pouce par pouce, il se mit à inspecter la chambre.

Il regarda tout.

Dans la garde-robe, dans une des poches d'habit du jockey, il trouva un paquet assez volumineux.

Vivement Brien le développa.

C'étaient toutes des feuilles écrites au dactylo.

Brien les regarda en vitesse.

C'étaient des faits malhonnêtes qui s'étaient déroulés sur les ronds de courses.

Soudain Brien entendit comme un bruit de pas.

Vivement il glissa les feuilles dans sa poche.

Il en eut juste le temps.

La porte s'ouvrit et une voix résonna :

– Haut les mains !

Brien se retourna :

– Tiens, bonjour Lieutenant !

Le lieutenant Fortin resta stupéfait :

– Vous, Brien ?

Le détective national des Canadiens français sourit :

– Comme vous voyez, c'est bien moi.

– C'est vous l'oncle d'Arnaud ?

– Pour aujourd'hui, parfaitement.

Le regard du lieutenant se fit dur :

– Savez-vous Brien que je pourrais vous faire arrêter ?

– Ah !

– Vous n'avez pas le droit de venir ici fouiller dans les vêtements de quelqu'un. Vous n'avez pas le droit d'usurper la personnalité d'une

personne qui n'existe peut-être pas ?

Brien le regardait :

– Vous me faites rire lieutenant.

– Peut-être.

Brien était très calme.

Le lieutenant demanda :

– Et vous ? rétorqua Brien.

Fortin commençait à se mettre en colère :

– C'est moi qui questionne, Brien.

– Bon, bon.

– Alors, répondez !

– Eh bien, je travaillais... pour mon client.

– Votre client ?

– Parfaitement. Imaginez-vous que quelqu'un croit que la police puisse s'être trompée !

Fortin n'eut pas l'air de priser la farce plate de Brien.

Le détective poursuivit :

– Cette personne croit qu'Arnaud a été

assassiné.

– Bizarre, dit Fortin.

Brien le regarda :

– Quoi donc ?

– Hé oui, je trouve bizarre que cette personne qui vous a engagé me téléphone quelques minutes plus tard et me dise qu'il y a eu meurtre et non suicide dans l'affaire Arnaud.

– Quelqu'un vous a appelé pour vous dire cela ?

– Oui. Une personne qui ne s'est pas nommé. Et vous, qui vous a engagé ?

– Philippe Tétreault, répondit le détective.

Fortin se gratta la tête.

– Eh bien, dans ce cas, ce n'est pas la même personne.

– Ah ! mais vous dites que votre interlocuteur ne s'est pas nommé. Comment puissiez-vous dire que ce n'est pas la même personne ?

Fortin sourit :

– C’est très simple.

– Ah !

– La personne qui m’a appelé accuse Tétreault du meurtre de son jockey.

Brien resta stupéfait.

Drôle de coïncidence.

– Vous veniez ici pour chercher des preuves, je suppose ? demanda Brien.

– Oui,

– Alors, je vous laisse le champ libre !

Mais Fortin mit son bras sur celui de Brien.

– Pas si vite détective !

– Pourquoi ?

– Vous oubliez que je vous ai surpris fouillant une chambre, après vous avoir fait passer pour une autre personne.

Fortin semblait heureux de pouvoir se moquer de Brien.

– Je pourrais vous envoyer à l’ombre. Je le ferai si vous n’acceptez pas mes conditions ?

– Vos conditions ?

– Oui.

– Lesquelles ?

– Eh bien, tout ce que vous allez savoir, vous me le direz. Tout d’abord c’est ce que vous voulez, n’est-ce pas aider la justice ?

– Mais oui.

– Alors c’est entendu ?

Brien vint pour sortir :

– Un instant Brien ?

– Quoi ?

– Qui Tétreault accuse-t-il ?

– Gagnon !

– Gagnon ? Quel Gagnon ?

– Une sorte de détective qui travaille à la piste de chevaux.

– Bon, merci. Et n’oubliez pas de me renseigner.

– Oui, oui.

Brien sortit.

Fortin était fière de sa petite victoire personnelle.

Brien, lui, murmurait :

– Je te revaudrai cela !

Il prit le tramway.

Quelques minutes plus tard, il arrivait chez lui.

Rosette lui demanda :

– Et puis ? Tu as trouvé quelque chose ?

– Oui.

Il sortit les papiers de sa poche.

– Tiens !

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Tu le vois bien,, ce sont des papiers.

Il les tendit à sa femme :

– L'affaire t'intéresse ?

– Mon Dieu, oui, fit Rosette.

– Eh bien, tu les liras après le souper. Ça pourrait peut être m'éclairer.

– Mais toi ?

– Oh moi, j’ai d’autres choses à lire.

– Quoi donc ?

– Certains livres que j’essaierai d’obtenir de la bibliothèque.

Rosette resta stupéfaite.

Albert n’avait jamais le temps de lire.

Pourquoi voulait-il aller chercher ces livres ?

De quels livres veut-il parler ?

Qu’espère-t-il trouver ?

V

Brien soupa avec appétit.

Lorsqu'il eut fini, il se leva.

– Où vas-tu ? demanda Rosette.

– Mais à la bibliothèque.

– Tout de suite ?

– Mais oui. Je veux revenir de bonne heure.

– Bon, vas-y !

Brien passa son veston.

Il embrassa sa femme :

– À tout à l'heure !

Brien resta presque une heure absent.

Lorsqu'il revint, Rosette lui dit d'un petit air de reproche :

– Tu as bien été longtemps ?

– Je sais, j'ai eu de la difficulté à trouver les

livres...

Elle les regarda.

Il y avait cinq gros volumes.

– Mais ce ne sont pas des livres de la bibliothèque municipale ?

– Non.

– Tu les a achetés ?

– Oui, trois dollars chacun.

Rosette sursauta :

– Tu n’as pas payé \$15.00 pour ces trois livres-là ?

– Non.

– Alors ?

– 14.00 ; le marchand m’a fait une petite réduction.

Rosette vit bien qu’il était inutile de discuter du prix.

Brien avait besoin des livres, et il les aurait achetés à n’importe quel prix.

Il alla s’asseoir dans son fauteuil préféré et prit

l'un des gros livres.

Il déposa les autres à terre, à ses pieds.

Il s'arma aussi d'une feuille et d'un crayon.

Avant de se plonger dans sa lecture, Brien demanda :

– Et puis ? Tu as lu les feuilles ?

Rosette les avait à la main.

– Tu vois, je suis à les lire.

– Tu as appris quelque chose ?

– Pas grand-chose.

– Encore ?

Rosette expliqua :

– Arnaud parle de plusieurs scandales qui auraient pu se produire dans les courses. Il mentionne souvent un dénommé Gagnon.

– C'est bien ce que je pensais.

– Mais il n'a pas de preuves.

– Je sais !

– Tu l'as lu ?

– Non. Continue, dit Brien. Si tu trouves une preuve contre une seule personne, n’oublie pas de me le dire.

– Très bien.

Les deux époux se plongèrent dans leur lecture.

Rosette lisait les feuilles dactylographiées.

Brien avait le nez dans ses gros livres.

Il n’en avait pas encore terminé un, lorsque Rosette déclara :

– J’ai fini !

– Et puis ?

– Aucune preuve !

– Je le savais !

Rosette soupira :

– Si tu le savais, ce n’était pas nécessaire de me le faire lire.

Brien ne répondit pas.

Il était déjà retourné à sa lecture.

Rosette alla chercher un journal.

Elle le lut en entier.

Puis elle se leva :

– Albert !

Le détective leva la tête :

– Quoi ?

– Je suis fatiguée, je vais me coucher. Tu viens ?

– Tantôt !

Elle alla l’embrasser.

– À tout à l’heure, dit Albert.

Et Rosette disparut en direction de la chambre à coucher.

Brien ne la rejoignit pas immédiatement.

Il décida d’aller se coucher que beaucoup plus tard.

Il passait minuit.

Rosette dormait.

Il ne la réveilla pas.

Le lendemain, Rosette se réveilla vers neuf heures.

Albert n'était pas près d'elle.

Vivement elle s'habilla.

– Albert ?

– Oui ?

– Où es-tu ?

– Dans mon bureau.

Rosette alla retrouver son mari.

Brien était encore à lire l'un de ces interminables livres.

– Comment encore ?

Brien sourit.

Rosette poursuivit, les deux mains sur les hanches.

– Ne me dis pas que tu as lu toute la nuit, voyons ?

– Mais non, je suis allé me coucher vers minuit. Tu ne t'en souviens pas ?

– Non.

Elle demanda aussitôt :

– À quelle heure t'es-tu levé ?

– Oh, vers sept heures.

– Tu as déjeuné ?

– Non, pas encore !

La jeune femme semblait découragée :

– Veux-tu me dire ce qu'ils ont de si intéressants ces livres-là ?

Brien ne répondit pas.

Rosette poursuivit :

– Crois-tu pouvoir trouver le nom de l'assassin là-dedans ?

Brien haussa les épaules :

– L'assassin ?

– Oui.

– Ce n'est pas nécessaire.

Madame Brien regarda son mari d'un air surpris :

– Albert, veux-tu dire que...

Brien ne répondit pas.

Il souriait ironiquement.

Rosette reprit :

– Tu connais l’assassin, Albert ?

Au lieu de répondre, Brien changea la conversation.

– Ce sont des livres très intéressants.

Rosette vit bien que son mari savait quelque chose.

Mais quoi ?

Le détective ne semblait pas vouloir parler.

Rien ne servait de le questionner.

Rosette le savait.

Elle s’approcha de son mari :

– Mais quel genre de livres ?

Elle se pencha.

Elle jeta un coup d’œil par-dessus l’épaule de son mari.

– Mais ce sont des livres sur les courses ?

Brien approuva :

– Oui, ce sont les rapports complets de toutes les courses qui se sont disputées depuis quelques

années, sur toutes les pistes.

– Mais pourquoi as-tu acheté ces livres, pour l’amour ?

– Mais pour apprendre la vérité !

– Tu ne me feras pas croire que c’est dans ces livres que tu pêcheras un assassin.

– Tu ne comprendras pas, ma pauvre Rosette.

Le détective se leva :

– Si nous allions déjeuner ?

– Comme tu voudras !

Ils se dirigèrent vers la cuisine.

Rosette prépara le déjeuner.

Pendant ce temps, Albert lut son journal.

– Tiens, c’est prêt ! dit Rosette.

Brien allait commencer à manger sa première rôtie lorsque le téléphone résonna.

– Bon, on ne peut manger tranquille.

Il se leva.

Il se dirigea vers l’appareil.

Il décrocha le récepteur.

– Allo ?

– Monsieur Brien ?

– Oui.

– Lieutenant Fortin qui parle.

– Bonjour lieutenant. Du nouveau ?

– Oui, beaucoup de nouveau.

– Ah !

– Et vous ? Vous n’avez pas arrêté l’assassin ?

– Non. Il faut d’abord savoir s’il y a un assassin.

– Eh bien, ne vous tourmentez plus, Brien.

– Comment cela ?

– Il y a vraiment un assassin.

– Ah ! Qui vous fait dire cela ?

– C’est qu’il y a eu un meurtre.

– Un autre ?

– Oui, et cette fois, il n’y a pas de doute, ce ne peut être un suicide. C’est bien un assassinat.

– Mais qui a été tué ?

– Un autre jockey, Jos Cardin.

L'autre jockey est donc mort.

Fortin déclare qu'il y a eu meurtre, cette fois.

Qui donc sème la mort parmi les jockeys ?

Et pourquoi ?

VI

Brien demanda :

– Où êtes-vous dans le moment, lieutenant ?

– À l'appartement de Jos Cardin.

– Alors, attendez-moi, j'y vais.

Brien raccrocha.

Rosette s'approcha.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Un meurtre !

– Un meurtre... Quel meurtre ? Qui a été tué ?

Le détective coupa court aux questions de sa femme.

– Je t'expliquerai cela une autre fois.

– Tu ne manges pas ?

Brien venait de passer son veston.

– Je me reprendrai ce midi. J’ai beaucoup à faire.

– Tu vas enquêter pour ce meurtre ?

– Pas tout de suite.

– Comment cela ?

– Il faut tout d’abord que je passe à la banque. Je vais retirer deux milles dollars. Ensuite, je devrai passer chez un preneur de livres.

– Ah oui, ta gageure sur un cheval ?

– Sur un cheval qui va me rapporter gros, ma chère. Bonjour.

Il embrassa sa femme et sortit.

Une demi-heure plus tard, il arrivait à l’appartement de Cardin.

Il y avait là plusieurs détectives, ayant à leur tête le chef de l’escouade municipale des homicides.

– Bonjour lieutenant.

– Bonjour Brien.

Le détective jeta un coup d’œil autour de lui.

Toute la pièce était à l'envers.

Il devait y avoir eu bataille.

Sur la table gisait une bouteille de gin à moitié renversée.

Deux chaises avaient été brisées.

Au centre de la pièce, dans une mare de sang, on pouvait apercevoir la dépouille sanglante du jockey.

À ses côtés, il y avait une grosse cravache comme on en rencontre dans les écuries.

Le lieutenant expliqua :

– C'est avec ça qu'on l'a abattu.

Brien demanda :

– Vous soupçonnez quelqu'un ?

– Non.

Le détective national des Canadiens français dit ironiquement :

– Peut-être que si vous questionnez Gagnon, le détective des courses de chevaux ?

Fortin le regarda, surpris :

– Vous croyez vraiment que...

– Mais certainement.

Pendant ce temps, l'un des hommes de Fortin s'était penché sur le cadavre.

Soudain, il se releva :

– Chef !

– Quoi ?

– Il y a des empreintes.

– Où ?

– Sur la cravache !

Fortin commanda :

– Vite, relevez-les et attendez les ordres.

– Bien chef.

Le policier ramassa la cravache et sortit en compagnie d'un autre détective.

Brien s'approcha de Fortin :

– Il n'y a qu'une chose à faire.

– Quoi ?

– Allons chez Gagnon et demandez à vos hommes, qu’aussitôt qu’ils auront relevé les empreintes, ils viennent nous rejoindre.

– Très bien. Je les appellerai de chez Gagnon.

Ils vinrent pour sortir.

Soudain Brien posa la main sur le bras du lieutenant.

– Un instant.

– Quoi ?

– Le téléphone, il est renversé ?

– Oui.

– Mais le récepteur est déposé ?

– C’est moi qui l’ai remis en place, déclara Fortin.

– Vous voulez dire, que lorsque vous êtes entré, le récepteur du téléphone était décroché ?

– Oui.

Brien sourit finement.

Il se frotta les mains.

Lorsque le détective se frottait les mains, c'était un signe de contentement, de plaisir.

Le lieutenant le savait.

– Vous avez trouvé quelque chose ?

– Non, non, rien... rien.

– Ah !

Fortin donna des ordres au détective qui monterait la garde, puis il sortit, suivi de Brien.

Brien proposa :

– Si nous allions déjeuner ! Je n'ai pas eu le temps de finir. Vous m'avez appelé comme je commençais.

– C'est une bonne idée, approuva Fortin, d'autant plus que j'ai une faim de loup.

Les deux hommes entrèrent dans un grand restaurant.

Ils mangèrent avec appétit.

Soudain Brien se leva.

– Vous allez m'excuser.

– Vous partez ?

– Non, je vais téléphoner.

– Ah bon !

– Je reviens dans une minute.

Brien se dirigea vers la boîte téléphonique.

Il parla pendant une dizaine de minutes.

Lorsqu’il ressortit, il avait toujours le sourire aux lèvres.

Fortin se demandait bien quel truc préparait le détective.

Brien vint le retrouver.

– Alors, nous y allons ?

– Oui.

Ils sortirent du restaurant.

La voiture de Fortin était à la porte.

Aussi quelques minutes plus tard, ils arrivaient vis-à-vis la maison qu’habitait Gagnon.

Fortin sonna.

Un homme, bâti en athlète et âgé d’une quarantaine d’années, vint leur répondre.

– Monsieur Gagnon ? demanda Fortin.

– C’est moi.

Fortin montra ses papiers.

– Police !

Gagnon sourit :

– Je vous attendais. Entrez !

Ils obéirent.

Gagnon les fit passer dans le salon.

– Asseyez-vous !

– Merci !

Le lieutenant demanda aussitôt :

– Vous nous attendiez ?

– C’est tout naturel.

– Comment cela ?

– Eh bien, parce que je suis un enquêteur sur les courses. Alors, un meurtre...

Fortin demanda à brûle pourpoint :

– Comment savez-vous que Arnaud a été assassiné ?

– Mais je veux parler de Jos Cardin !

Fortin bondit :

– Jos Cardin ?

– Mais oui, il a été assassiné.

– Qui vous a dit cela ?

– Mais... je...

Brien regardait travailler le lieutenant.

Gagnon venait de se vendre.

Fortin était redevenu le vieux limier qui avait un homme à sa merci.

– Mais... je... imita Fortin. C'est tout ce que vous trouvez à dire. Personne ne savait que Cardin avait été tué.

Gagnon était pris.

Il ne savait que répondre.

Fortin se mit à rire :

– Vous êtes pris, Gagnon.

Mais à la grande surprise du lieutenant, Brien intervint.

– Comment ça pris ?

– Mais il vient d'avouer lui-même que Cardin a été assassiné.

– Ça ne peut rien prouver.

Fortin se tourna vers Gagnon.

– Qui vous a appris que Cardin avait été tué ?

Avant qu'il ne puisse répondre, Brien était de nouveau intervenu :

– Gagnon !

– Quoi ?

– Vous n'êtes pas obligé de répondre.

– Mais...

Fortin devenait rouge :

– De quoi vous mêlez-vous, Brien ? Gagnon est obligé de...

– Non, je le répète, vous n'êtes pas obligé de répondre.

Fortin, rouge de colère, se dirigea vers le téléphone.

– Nous allons avoir une preuve. Vous serez obligé de parler.

Il décrocha l'appareil.

Il signala :

– HA. 7171.

– Allo ?

– Donnez-moi les empreintes digitales.

– Un instant.

Quelques secondes plus tard, une autre voix reprenait :

– Allo ?

– Dupin ?

– Oui.

– Lieutenant Fortin. Et puis les empreintes ?

– C'est terminé, chef.

– Alors, vite, venez me rejoindre chez Gagnon. Je vous attends. Nous comparerons les empreintes.

– Bien chef.

Fortin raccrocha.

Sans dire un mot, il alla s'asseoir dans un coin, les bras croisés.

Il attendait.

Brien gardait toujours son éternel sourire.

Les empreintes continueront-elles à accuser
Gagnon ?

Et Brien, il semble préparer quelque chose.

Mais quoi ?

VII

Dupin arriva dix minutes plus tard.

Aussitôt, Fortin commanda :

– Prenez les empreintes de Gagnon.

Dupin obéit.

– Comparez-les maintenant.

Le détective étudia les empreintes.

– Eh bien ?

– Je ne puis me tromper.

Fortin demanda avec une lueur d'espoir :

– Ce sont les mêmes ?

– OUI !

D'un air triomphant, Fortin s'avança :

– Gagnon, je regrette, mais je suis obligé de vous mettre sous arrêt.

De nouveau, Brien intervint.

– Lieutenant !

– Oui.

– Pourrais-je vous dire un mot ?

– Certainement.

Les deux hommes se retirèrent dans un coin de la pièce.

– Eh bien quoi ?

– Vous avez confiance en moi ? demanda Brien.

– Certainement.

– Alors je vais vous demander une chose.

– Quoi ?

– Laissez Gagnon en liberté !

Fortin bondit :

– Hein ?

– Laissez-lui la liberté. Il ne se sauvera pas, je réponds de lui.

– Mais...

– Jusqu'à cet après-midi seulement.

– Ah !

– De plus, je vais vous permettre de laisser un détective en faction.

Fortin demanda, surpris :

– Pourquoi faites-vous cela, Brien ?

– Pour accuser quelqu'un de meurtre, expliqua le détective, il faut des preuves...

– Mais les empreintes ?

– Ce n'est pas suffisant. Gagnon plaidera homicide involontaire. Une bataille.

– Je comprends.

Il y eut un silence.

Puis Fortin se fit interrogateur :

– Ces preuves ? Vous croyez les trouver ?

– Si tout va bien, cet après-midi, j'aurai assez de preuves pour faire condamner l'assassin.

– Alors... c'est entendu.

Fortin revint au centre de la pièce.

– Gagnon, à la demande de Brien, je vais vous laisser une certaine liberté jusqu'à cet après-midi.

Gagnon remercia Brien du regard.

Fortin commanda :

– Dupin ?

– Oui chef.

– Vous allez rester ici en faction durant quelques minutes. Je vous ferai relever.

– Bien patron.

Fortin se tourna vers le détective national des Canadiens français.

– Allez-vous chez vous, Brien ?

– Oui.

– Alors, montez dans ma voiture. Je vais vous laisser chez vous.

– Très bien.

Les deux hommes sortirent.

Chemin faisant, Fortin déclara :

– J’aurais une question... une question indiscrète à vous poser, Brien ?

– Allez-y.

– Vous ne travaillez certainement pas

gratuitement ?

– Mais non.

– Je. vous connais... vous devez charger assez cher.

– Peut-être.

– Alors, comment Tétreault peut-il vous payer ? Ses chevaux ne gagnent jamais. Il ne doit pas avoir grand argent.

– Il va me donner un tuyau.

– Un tuyau ?

– Oui, sur une course de chevaux. Je gagerai sur un cheval qui rapportera du dix pour un, selon Tétreault.

Fortin bondit :

– Du dix pour un ?

– Mais oui.

La voix de Fortin se fit plus basse.

– Vous pouvez gager le montant que vous voulez ?

– Certainement.

Fortin hésita, puis :

– Si je vous passais un petit montant, pourriez-vous le placer sur le cheval gagnant.

– Hum, je ne sais pas si je devrais...

– Pourquoi pas ?

– Hier... vous m'avez pris à la gorge, vous avez même voulu me faire arrêter.

– Oubliez cela, Brien.

Le détective hésita :

– Très bien, dit-il à la fin.

Les deux hommes passèrent à la banque.

Fortin remit \$500.00 à Brien.

Le détective passa ensuite chez le preneur de livres pour déposer cette somme au nom de Fortin.

Ensuite, il revint chez lui.

Il raconta à Rosette ce qui s'était passé durant l'avant-midi.

– Alors tu crois que Gagnon est innocent, puisque tu le défends ?

Brien ne répondit pas.

Il se dirigea vers l'appareil téléphonique.

Il signala un numéro.

Une voix répondit :

– Allo ?

– Monsieur Tétreault ?

– Albert Brien.

– Ah, et puis, quelle nouvelle ?

– Gagnon est fait.

– C'est l'assassin ?

– Oui, et nous avons des preuves. Cardin a été tué à coups de cravache. Sur la cravache, nous avons trouvé les empreintes de Gagnon.

– Alors c'est fini ?

– Presque. Gagnon est un des pires assassins que je n'ai jamais rencontrés.

– Vous l'avez arrêté ?

– Non, pas encore. Cet après-midi seulement. Je vais faire une petite réunion et je vous demanderais d'y assister.

– Où aura lieu cette réunion ?

– Chez vous.

– Chez moi ?

– Oui, disons à deux heures. Je me rendrai un peu plus à l'avance, car n'oubliez pas notre petite entente.

– Oui, oui, je vous donnerai le nom du cheval aussitôt que vous arriverez.

– Entendu.

Brien raccrocha.

Rosette ne comprenait plus rien.

Brien semblait vouloir défendre Gagnon.

Maintenant, il l'accusait.

Il le décrivait même comme le pire criminel.

Pourquoi Brien agit-il ainsi ?

VIII

À une heure et trente, Brien arrivait chez Tétreault.

Ce dernier était tout joyeux.

Il tendit la main à Brien.

– Permettez-moi de vous féliciter. Vous avez agi en vitesse.

– J’ai fait mon devoir.

Il y eut un silence, puis Brien demanda, impatient :

– Le nom du cheval ?

– Ah oui, eh bien, c’est Sabot De Bois.

– Merci.

Brien se dirigea vers le téléphone.

Il appela le teneur de livres.

Vers deux heures, Fortin, deux de ses hommes

et Gagnon arrivèrent.

– Asseyez-vous tous, ordonna Brien.

– Vous allez tout expliquer ? demanda Fortin.

– Oui.

– Vite l’assassin de Cardin, qui est-ce ?

Brien l’interrompit :

– Procédons par ordre. Tout d’abord, la mort d’Arnaud.

– Qui l’a tué ?

– Personne.

– Ah !

– Vous ne vous étiez pas trompé, lieutenant.

Arnaud s’est suicidé !

– Je le savais, déclara Fortin, triomphant.

Tétreault devint rouge.

– Que veux dire ceci ? Vous m’avez dit, Brien, que...

– Taisez-vous, Tétreault.

Le silence se fit.

Brien reprit :

– Je me suis informé sur Arnaud. Il a toujours habité la campagne. Il était fou des chevaux. Il a accompli son rêve, devenir jockey. Mais quand il a vu que ce n'était pas honnête, il s'est suicidé.

– Comme il l'a écrit ? fit Fortin.

– Oui.

Tétreault demanda, impatient :

– Le second meutre ?

– J'y arrive, dit Brien. Je connais le meurtrier.

– Et c'est... fit Tétreault, triomphant.

Brien le pointa du doigt.

– Vous !

Tétreault bondit :

– Moi ? Mais vous êtes fou !

– Du tout, et je pourrai le prouver. Tétreault, vous êtes très malhonnête. Cardin était au courant de votre secret. Vous aviez peur qu'il parle.

– Pourquoi parler ?

– Mais parce que Gagnon, l'enquêteur, se

doutait de quelque chose.

Tétreault ne répondit pas.

– Vous vous êtes rendu chez Cardin. La querelle a commencé. Vous l’avez abattu à coups de cravache.

– Mais les empreintes...

– Quoi de plus facile. Vous avez surveillé Gagnon aux courses. Il est tout naturel que Gagnon examine les cravaches. Vous vous êtes emparé d’une des cravaches que Gagnon avait touchée. Vous aviez des gants. C’est pour cette raison que l’on a retrouvé toutes les empreintes de Gagnon.

Tétreault se mit à rire.

– Très bien. Mais vous n’avez pas de preuves.

– Vous vous trompez.

– Comment cela ?

– Gagnon soupçonnait Cardin depuis longtemps. Pour mieux le prendre au piège, il a installé une ligne double sur le téléphone du jockey. Lors de la bataille, le téléphone s’est

décroché. Vous avez parlé durant la bataille, Tétreault. Tout ce que vous avez dit a été enregistré.

Tétreault ragea.

Mais soudain il leva la tête.

– Très bien, Brien, j'avoue. Vous avez gagné. Mais vous ne recevrez pas un sou.

– Pourquoi ?

– Mettez la radio et écoutez le résultat de la course.

Brien obéit.

Fortin lui demanda à voix basse :

– Le nom du cheval ?

– Sabot de Bois !

L'annonceur se mit à parler au bout de quelques minutes :

– Deuxième course. Résultat : Premier, Cavalier. Deuxième, Sabot de Bois.

Brien ferma la radio.

Tétreault se mit à rire :

– Je vous avais dit de gager sur Sabot de Bois, mais je ne vous avais pas dit qu’il arriverait deuxième.

Fortin semblait complètement découragé.

– \$500.00, murmura-t-il.

Puis, à haute voix, se tournant vers ses deux hommes :

– Emmenez Tétreault au poste. Vous pouvez partir, Gagnon.

Quelques minutes plus tard, Fortin, toujours l’air abattu, était au volant de sa voiture.

Brien, toujours souriant, se trouvait à ses côtés.

Fortin demanda :

– Pourquoi Tétreault a-t-il tué ?

Brien expliqua :

– J’ai dit que Tétreault est malhonnête et c’est vrai. Vous connaissez cela les courses de chevaux, lieutenant ?

– Pas beaucoup.

– Saviez-vous qu’après chaque course, on examinait le cheval gagnant.

– Pourquoi ?

– Pour savoir s’il avait été drogué.

– Je l’ignorais.

– Eh bien, Tétreault droguait ses chevaux.

– Ah !

– Mais ils n’arrivaient jamais premiers. Toujours les deuxièmes. Donc ses chevaux n’étaient jamais examinés.

– Je vois.

Tétreault gageait de fortes sommes sur ses chevaux, mais pour la deuxième position.

Il gagnait ainsi de fortes sommes.

– Mais l’assassinat ?

– J’y arrive. Le jour qu’Arnaud monta sur le cheval de Tétreault, il ne voulut pas le faire ralentir. Il termina en première position. Le cheval de Tétreault allait être examiné. Il ne fallait pas. Cardin, un complice de Tétreault, et le juge Dumoulin...

– Un autre complice ?

– Parfaitement. Donc tous les trois s'arrangèrent pour faire disqualifier Arnaud. Tétreault perdait \$1,500.00 peut-être, mais on ne découvrait pas son truc. Mais un autre homme avait surveillé la course de près.

– Qui ?

– Gagnon. Il savait fort bien qu'il n'y avait pas eu de foui. Tétreault eut peur. Il m'engagea pour que j'essaie de faire mettre Gagnon sous verrous. Pas le faire pendre. Nous n'aurions pas eu assez de preuves. Il voulait simplement enlever Gagnon de ses jambes. C'est alors que Cardin en eut assez. Il décida de trahir Tétreault.

Le lieutenant sourit :

– Je vois venir l'affaire. Tétreault a eu vent de la chose. Il a tué Cardin en s'arrangeant pour toujours accuser Gagnon.

– Parfaitement.

Fortin déclara :

– Avouez que vous avez été chanceux, Brien...

– Comment cela, chanceux ?

– Mais oui, le téléphone. La voix de Tétreault enregistrée.

Brien se mit à rire.

– Vous vous êtes fait prendre, vous aussi, lieutenant ?

– Comment cela ?

– Mais la voix de Tétreault n’a jamais été enregistrée. J’avais monté l’affaire avec Gagnon. C’est à lui que j’ai téléphoné du restaurant. C’est pour cette raison qu’il savait que Cardin était mort. Je venais de lui dire.

Tout était clair maintenant.

Fortin devait s’incliner devant la sagacité du détective.

Brien était rendu chez lui.

Il ouvrit la portière.

Fortin alors lui dit ce qu’il lui pesait sur le cœur :

– Je perds cinq cents piastres ! Tétreault nous a déjoués tous les deux.

– Mais non !

– Quoi ?

– Je savais fort bien que le cheval de Tétreault n'arriverait que deuxième. Jamais un de ses chevaux n'est arrivé le premier. Tous arrivaient deuxièmes.

– Vous voulez dire que vous avez placé l'argent sur Sabot de Bois mais en deuxième position ?... Nous gagnons ?

Brien déclara fermement :

– Je gagne !

– Hein !

– Lieutenant, vous m'avez demandé de mettre \$500.00 sur le cheval que Tétreault me nommerait. J'ai placé votre argent sur Sabot de Bois.

Et Brien ajouta, en souriant :

– En première position, cependant.

Brien entra vivement chez lui. Il venait de remporter une autre belle victoire.

De plus, il avait eu sa petite revanche sur Fortin.

Cet ouvrage est le 855^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.